la minute papillon

corinne rondeau

Se mettre à l'arrêt, sans devenir chien de faïence.

Se mettre à l'arrêt au milieu des flux, essayer de faire un mouvement pas splendide, pas convaincant, pas conquérant. Un mouvement pour s'assurer qu'en le faisant on résiste à la vitesse qui a deux effets consécutifs : se rendre visible dans la culture de la diffusion et se faire effacer.

— Tiens on n'entend plus parler de X, dommage j'aimais bien son travail.
— Question de renouvellement, tout change si vite, tu sais…

Non je ne sais pas.

Se mettre à l'arrêt pour faire des listes de mots, mesurer ce qu'ils ont d'obturant, d'aveuglant, de force d'évitement. Lister pour dégager sa voie propre, creuser l'histoire passionnée de son âme.

— Oh le vilain mot !

Écrire : surfer, hybrider, diversifier, connecter, lisser, hétérogénéiser, mixer… les mots de l'ère du rhizome doivent gagner en appauvrissement. C'est qu'ils n'ont de sens que mis à la parallèle de mots, dos d'âne, ralentisseur, chicane, qui les ont ramené à la surface.

Écrire : forer, creuser, strier, racler, griffer, piquer, rayer… Mais le but, en fait, est-il bien le ralentissement ?

— Tu vas trop vite chéri !

Non je fais la différence entre la vitesse qu'engendre les mots quand ils ont été chargés dans le flux, et le mouvement qui vient d'un geste lent, durable, répétitif, sans plus me poser la question de ce que veulent dire les mots dans le flux. J'aurai tout le temps de revenir sur eux après mon geste, et qui sait, en viendront d'autres. Il est dans la nature des mots de changer parce qu'ils détestent ce qu'on leur impose, c'est la raison propre de la poésie.

Oui je fais la différence entre la surenchère – précipitation des changements – et l'immobilité – évidence de notre réalité changeante. Il faut beaucoup de force, peut-être de folie, pour rester immobile, pour regarder, écouter attentivement, façon de savoir où on se tient pour regarder et entendre les choses qui arrivent entre des formes, des mots, reconnus au premier temps. Il y a toujours un second temps. Toujours.

— Tu rêves papillon !
— Toute la réalité en rêve…
— Rien que ça !

Faire émerger la troisième voie. Ni surfeur ni taupe. Quelque chose d'autre, mais toujours quelque chose d'une ivresse, d'une passion, qui n'est pas griserie de la glisse, pas mélancolie des souterrains, ni skateboard ni Kafka.

— Et après ?

Sylvain Fraysse
let's build a fire
Suite de 38 gravures, 2013-2014
Pointe sèche sur Plexiglas, sur BFK Rives 250 g. 35 x 39 cm.

Patxi Bergé
Denn was innen, das ist außen, 2014
Porcelaine de Weimar, fils de laine. 16,5 x 5 x 5 cm Ø 8 cm. Edition de 5.

Je me demande si à force d'annoncer la « porosité des frontières » comme la panacée de la création contemporaine, on ne rate pas quelque chose. On use du mot un peu comme si on avait atteint la conséquence dernière, ultime étape, de l'autonomie de l'art, après que l'art soit passé par les formules du non-art qui devaient justement lui arracher son autonomie moderniste.

Je me demande si la formule du partage du sensible qui est mise à toutes les sauces, démontrant une récurrence plus symptomatique que critique dans le mésusage, ne dévie pas le regard par une formule qui fait mouche, et bien arrangeante démocratiquement parlant.

Je me demande si, avec ces usages et ces déviations, et la question de l'économie du marché de l'art, ce qui n'est pas sans importance, nous ne nous convainquons pas qu'il n'y a plus de frontières – ce qui évidemment relance le paradoxe que le monde ne cesse de se déchirer sur elles.

Dans un monde où le savoir est accessible, où les -ismes et les post- fleurissent à n'en plus finir, où le noms des philosophes nous plongent dans la servitude de leur pensée qu'ils ne réclament pas, où les métissages sont attendus et valorisés, où il est si facile de produire et de diffuser rapidement une image, je me demande pourquoi certains artistes de la jeune génération (inclus des étudiants en école d'art) et d'autres plus anciens, discrets dans le circuit de la grande distribution, en passent par des techniques manuelles et/ou des processus qui supposent des étapes assez longues, parfois lentes ?

Dessin, gravure, céramique, lithographie, technique de transfert,…

— Mon Dieu mais c'est un retour à l'artisanat !

— Minute Papillon.

Au moment où tout semble être accessible, où l'accès à tous les savoirs et à toute l'iconographie du monde et des temps est à l'image des autoroutes du numérique avec sa qualité obsessionnelle, cumulative plus que combinatoire, je me demande pourquoi des artistes, qui n'ont pas de mémoire ou qui veulent tout oublier pour ne penser qu'aux gestes qu'ils font, se mettent à faire des ombres plus sombres aux ombres, lentement, ralentissent la visibilité, déçoivent la lisibilité. Bref font des œuvres qui ne frappent pas l'œil, mais qui demandent qu'on s'approche pour y voir, pas mieux mais davantage, demandent qu'on reste alors qu'il ne se passe rien, non pour prendre le temps mais pour en faire quelque chose. Elles demandent (les œuvres), ils ne réclament pas (les artistes).

— Mais qu'est-ce qu'ils font ?

— Oh mais c'est très simple, ils en ont fini avec la précipitation du « en avoir fini » avec Tout, pour passer à autre chose, pour se faire une mémoire en répétant leur geste, leur ombre parce que la vitesse blanchit la vision, rend épileptique. Ils en ont fini avec un faux éclectisme. L'éclectisme ce n'est pas partir en tous sens en utilisant tous les médiums. L'éclectisme ce n'est pas la multiplication des pratiques avec le fantasme que le sens va se lever sur ce qu'on fait comme le soleil au petit matin d'une aube fraîche du printemps, et être repu d'un bonheur enfin accessible. Le bonheur est toujours le signe qu'on a raté le chemin qui y a conduit. L'éclectisme c'est savoir comment en traversant le divers avec son mouvement propre, on affirme sa voie, sa voix.

Ils font lento. Lentement sans excès, entre largo et adagio. Ils en ont fini avec les « raccourcis » – Pomme shift – qui font perdre le chemin. Ils demandent qu'on n'en finisse pas avec la lenteur, avec la prudence, avec les devants, avec les derrières, des ombres. Toujours une autre ombre à l'ombre. Nous en manquons comme nous manquons de rythme pour faire entendre le silence dans la rumeur des circuits fermés. Ils demandent des oreilles et des yeux subtils pour qu'on réapprenne à lire, et que patiemment advienne le temps d'une apparition. Que de leur ombre remonte une image. Ils attendent une aurore.

Corinne Rondeau est Maître de conférences Esthétique et Sciences de l'art à l'Université de Nîmes, critique d'art, collaboratrice à *La Dispute* sur France Culture.